

## CHAPITRE XVIII.

*L'armée marche en bon ordre ; & à l'entrée de la digue, les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems ; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba, avec une difficulté & une perte considérables.*

ON envoia sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous pretexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé ; croiant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne-foi, & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit jours. Cependant le General ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voiage, le peu de tems qu'on avoit rendant les momens précieux.

Il donna ses ordres, & prit le soin d'instruire tous les Capitaines, en prevenant, par une exacte prevoiance, tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cens Soldats Espagnols, avec les Tlascalteques les plus aguerris, & jusques à vingt Cavaliers, sous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de Tapia. Il commit l'arriere-garde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velasquez de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez ; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit composée du reste de l'armée, & c'étoit elle qui conduisoit les prisonniers, l'artillerie, & tout le bagage. Le General fit encore un corps de reserve auprès de sa personne, afin de porter du secours où il seroit nécessaire. Il étoit d'environ cent Soldats choisis, sous les Capitaines Alonse d'Avila, Christophle d'Olid, & Bernardin Vasquez de Tapia : après quoy il fit un petit discours aux Soldats, sur les difficultez & les dangers de cette entreprise ; sur quoy il appuïa,

appuïa, parce que dans les conversations qu'ils avoient ensemble, ils s'étoient prévenus de cette opinion, que les Mexicains ne combattoient jamais durant la nuit, & il étoit nécessaire de leur inspirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuse securité, flateuse ennemie des plus braves gens, dont elle pouffe l'esprit à la nonchalance, pour le jeter ensuite dans le trouble ; au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuse fraïeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de son appartement, l'or, l'argent, & tous les joïaux qui composoient le trésor dont Christophle de Guzman son Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roi, en especes les plus précieuses, & du moindre volume ; & on le mit, avec toutes les formalitez requises entre les mains des Officiers qui avoient le soin des rôles & des munitions de l'armée. Le General donna une jument de son équipage, pour servir, avec quelques chevaux blessez, à porter ces especes, afin de ne point charger les Indiens, qui pouvoient servir dans les occasions. Le reste, suivant l'estimation que l'on put en faire, alloit au-delà de sept cens mille écus ; & Cortez se resolut, sans aucune repugnance, à abandonner cette somme, en protestant publiquement : *Qu'il n'étoit pas tems de s'en embarrasser, & qu'il seroit honteux d'occuper si indignement leurs mains, qui devoient être libres pour la défense de leur vie & de leur reputation.* Neanmoins comme il reconnut que les Soldats touchez de cette perte, n'approuvoient pas un desintéressement si genereux, il dît en sortant : *Que la retraite qu'ils alloient faire, ne devoit point être considérée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du dessein de conquerir cet Empire ; mais seulement comme une disposition nécessaire pour revenir à cette entreprise avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, sert à donner une plus grande impression au coup que l'on porte.* A quoy il ajouta certains mots, qui firent comprendre que ce ne seroit pas un grand peché, de se munir de ce qu'on pourroit emporter commodément ; ce qui étoit à peu près remettre la chose à la discretion de l'avarice du Soldat. Ainsi, quoyque la plus grande partie, surtout ceux qui avoient de l'honneur, voiant ces richesses en leur pouvoir, n'en eussent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occasions ; les autres, &

particulièrement les gens de Narvaez, s'attachèrent au pillage sans aucune considération, accusant la petite capacité de leurs manches & de leurs pochettes, & chargeant leurs épaules au delà de leurs forces. Il semble que cette permission fut une tache à la prévoiance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne reçût pas seulement le bras du Soldat, mais encore son courage; puisque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, se défont bien plus aisément du point d'honneur, que de leur proie.

On ne scauroit imputer autre chose au General, si ce n'est de s'être persuadé qu'il pouvoit faire cette marche sans opposition; & cette confiance, qui paroît peu conforme à son génie, avoit quelque relation à la prédiction de l'Astrologue: mais après avoir fait la faute de l'avoir écouté, celle-ci en est seulement la suite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit près de minuit, lorsque les Espagnols sortirent du quartier, sans que ni leurs sentinelles, ni leurs coureurs eussent fait aucune rencontre: & quoique la pluie & l'obscurité favorisassent le dessein de marcher en grand respect, & la pensée que les ennemis se tiendroient dans leurs remparts, on observa néanmoins le silence avec tant d'exactitude, que l'on n'auroit pu obtenir par la crainte, ce que l'obéissance produisit en ces Soldats. L'avant-garde passa sur le pont volant, & ceux qui le conduisoient, le porterent jusques au premier canal, où il servit; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soutenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé: mais on ne fut pas en cette peine, parce qu'avant que l'armée eût achevé de passer ce premier trajet de la digue, il falut prendre les armes, les ennemis l'ayant attaquée de tous côtez, lorsqu'on les attendoit le moins.

L'adresse dont les Barbares conduisirent toute cette entreprise, est véritablement admirable: ils observerent tous les mouvemens de leurs ennemis, avec une dissimulation fine & éclairée. Ils assemblèrent & distribuèrent sans bruit la multitude intraitable de leurs troupes: & ils s'aiderent du silence & de l'obscurité, afin de parvenir plus sûrement au dessein qu'ils avoient de s'approcher, sans être découverts. Le lac

fut entièrement couvert de canots armez, qui vinrent par les deux côtez de la chaussée, commencer le combat avec tant de sang froid & d'ordre, qu'au même tems qu'on entendit l'effroyable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on sentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perdue sans ressource, si les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat, le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant; mais la moderation étoit pour eux un état si violent, que l'obéissance cessa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargèrent en foule à l'endroit où ils remarquèrent le gros de l'armée, avec une si horrible confusion, que leurs canots se mettoient en pieces, en heurtant contre la chaussée; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écueil, presque aussi redoutable. Les Espagnols firent un furieux carnage parmi ces misérables, nuds & en desordre; mais les forces manquoient à l'exercice continuel des épées & des masses: & un moment après, il falut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande exécution; parce que les Indiens qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils sauterent sur la chaussée, en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner: & ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains; & après les avoir taillez en pieces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on eût besoin d'autre diligence, que celle de les jeter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos Auteurs ont écrit, quoique d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoiqu'il en soit, car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne meritent pas tant d'attention, l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage: & l'avant-garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considerable

aux eaux du lac. Ainsi on passa aisément à gué ce qui en restoit ; & on considéra comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reste, n'en eussent point jetté quelqu'une au bout de la digue, où les Espagnols qui gaignoient les bords du lac, fatiguez ou blesez, & dans l'eau jusques à la ceinture, auroient été obligez à disputer d'abord, par un nouveau combat tres-defavantageux : mais la prevoiance des Mexicains n'alla pas jusques à cette précaution ; & il semble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou, ce qui est plus certain, la confusion & l'empressement ne donnerent pas le tems nécessaire à prendre toutes les mesures pour l'empêcher.

Le General passa avec la première troupe ; & aiant ordonné, sans s'arrêter, à Jean de Xaramille, de la mettre en bataille à mesure que les Soldats arrivoient, il retourna sur la chaussée, avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez : là il se jetta l'épée à la main, au plus fort de la mêlée, animant ses Soldats par sa presence, & par son exemple. Cortez fortifia sa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit besoin pour repousser les ennemis : il commanda que l'on fît la retraite, en défilant par le centre, & afin que le mouvement fût plus libre, il fit jeter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarrassoit le passage. La valeur du General eut un grand emploi en ce combat ; mais son esprit souffrit encore davantage, lorsqu'au milieu de cette affreuse obscurité, le vent porta à ses oreilles les cris des Espagnols, qui se recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie : & ces cris, mêlez avec les hurlemens & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colere & ceux de la pitié.

On entendoit ces funestes voix, en un endroit de la Ville où il étoit impossible de porter du secours, les ennemis qui étoient sur le lac aiant eu l'adresse de rompre le pont volant, avant que toute l'arrière-garde eût achevé de passer ; & c'est en ce lieu que les Espagnols firent la plus grande perte, parce que le gros des Mexicains vint tomber sur eux, & les obligea à se retirer en desordre de l'autre côté de la chaussée. Les moins diligens furent taillez en pieces en cette occasion ; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient

pas dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils perirent honteusement, embrassant ce miserable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat, & pensans à la fuite : & ces misérables victimes de l'avarice décririent encore mal à propos cette occasion, parce qu'ils furent comptez au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie, quoyqu'en bonne justice, les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin Cortez fit sa retraite, avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arrière-garde ; & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée, Alvarado vint se joindre à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voyant chargé de tous côtez, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soutenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté : hardiesse merveilleuse, que l'on regarda depuis comme une espece de miracle ; & Alvarado même, lorsqu'il faisoit reflexion à son aventure, à la vûe du canal, trouvoit de la difference entre le fait, & la possibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette histoire ; & il l'a combatuë assez mal, laissant cette circonstance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui se repent de sa bonnfoi : il n'y en a point trop, à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture, feindre une action contre la vrai-semblance & la probabilité, & qui n'alloit, tout au plus, qu'à la gloire de sa legereté. C'est pourquoy nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont crû & publié, & ce que la voix publique a autorisé, en signalant cet endroit par le nom du saut d'Alvarado ; sans faire façon d'avouer qu'en cette aventure, ainsi qu'en plusieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vrai semblable : & l'extrémité où ce Capitaine se trouvoit, rend l'action moins admirable, puisqu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la dernière nécessité.